

Sorcelleries spéculatives

UNE AUTO-ANTHROPOLOGIE DE PRATIQUES RITUELLES ACTIVISTES ET ARTISTIQUES

C.Δ.R (Cellule d'Actions Rituelles)

Laboratoire sauvage de recherches expérimentales Désorceler la finance (DLF)

Non-programme de recherches et de créations transdisciplinaires Non-A

Résumé

Les récits auto-ethnographiques des membres de la C.Δ.R (Cellule d'Actions Rituelles) et du laboratoire sauvage Désorceler la finance, s'entremêlent et se tissent pour proposer une auto-anthropologie des efficacités symboliques de nos rituels activistes et artistiques. Cette narration des causalités de nos pratiques n'est pas une description objective d'un phénomène, mais une proposition située et potentiellement actionnable. Notre sorcellerie est spéculative, elle propose des récits alternatifs aux mythes capitalistes, pour les activer dans le présent grâce aux rituels.

efficacité symbolique – gestes spéculatifs – auto-ethnographie

Sorcelleries spéculatives

UNE AUTO-ANTHROPOLOGIE DE PRATIQUES RITUELLES ACTIVISTES ET ARTISTIQUES

« « La culture, écrit Starhawk dans *Rêver l'obscur*, est un ensemble de récits que nous nous racontons sans relâche » et que l'on combat en fabriquant des récits inconfortables et dérangeants au regard de l'imaginaire dominant¹ ». Émilie HACHE

En se basant sur des récits auto-ethnographiques de membres de la C.Δ.R (Cellule d'Actions Rituelles) et du laboratoire sauvage Désorceler la finance (DLF), le récit qui suit cherche à activer des possibles, via une réflexion sur l'« efficacité symbolique » des rituels activistes et artistiques contemporains. Ces récits auto-ethnographiques répondent à la question « Pourquoi des rituels dans nos pratiques activistes et artistiques ? », pour ensuite structurer une discussion auto-anthropologique sur leurs causalités. La discussion théorique de ce récit est proposée par Non-A.

Depuis janvier 2019 la C.Δ.R est une cellule de recherche autour de la question du rituel et des enjeux qui lui sont liés dans la construction d'un territoire et d'une communauté. En travaillant étroitement avec les habitants de la zad de Notre-Dame-des-Landes, elle s'attache à mettre en place des pratiques et des outils répondant à ce besoin de faire commun. Cet espace de recherche est l'occasion de repenser nos liens au monde et d'envisager la manière dont nous pouvons contribuer à une lutte politique, en abordant la dimension culturelle non plus comme autonome et hors-sol mais plutôt comme un des éléments essentiels de la vie.

Désorceler la Finance est un laboratoire sauvage de recherches expérimentales composé d'artistes, d'activistes, de chercheuse.eur.s déterminé.e.s à nous désenvoûter de la finance, à nous libérer de la paralysie qui nous saisit lorsqu'il faut penser son rôle dans la société, sur le logement, la santé, la production agricole ou l'écologie. Entre rituels de désenvoûtement de la finance, cartomancie pour ré-ouvrir les horizons, exposition de curiosités économiques, marches et infiltrations, émissions radio et autres conférences pirates, le laboratoire avance au rythme de créations visuelles et sonores, de workshops, de performances et d'écritures expérimentales.

Non-A est un non-programme de recherches et de créations transdisciplinaires, pour que les arts, les sciences, les militantismes, les spiritualités et les rapports sensibles aux mondes, s'entremêlent et se tissent, pour ainsi mieux appréhender la nécessité et la complexité des changements de paradigmes. Composé d'artistes, chercheur.euse.s et militant.e.s, Non-A cherche à élaborer des nouvelles pratiques, concepts, récits, et manières d'être au monde, pour penser nos rapports au Capitalocène.

Bien que différentes sur de nombreux points, « nos pratiques » regroupent ici des rituels aux vocations activistes et artistiques, créés pour la situation qu'il s'agit d'activer.

L'auto-ethnographie est une démarche réflexive de récolte de données sur nos propres pratiques, que nous utilisons ici pour tenter de nous décentrer de notre « nous sorcier.ère », et pour nous constituer un « nous scientifique² ». Notre auto-anthropologie est une analyse comparative et une mise

1. Émilie HACHE, *Reclaim – Recueil de textes écoféministes*, Paris, Cambourakis, 2016, p. 18.

2. Ce décentrement est inspiré de la pratique d'auto-anthropologie de Julien Celdran (https://www.youtube.com/watch?v=BG0T-PE7D2k&ab_channel=Lavalise, consulté le 1 novembre 2021), elle-même inspirée des travaux de Maurice Godelier (Maurice GODELIER, *Au fondement des sociétés humaines: Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2007). Ce dernier perçoit l'anthropologie comme une méthode où le chercheur.euse doit se constituer un « moi cognitif » (ou un « moi scientifique »), pour se décentrer de son « moi social » (celui de sa naissance, de son éducation, de son milieu professionnel) et de son « moi affectif » (celui de ses émotions, de ses blessures, du sensible). De cette posture Julien Celdran, suggère une auto-anthropologie où le chercheur.euse n'étudie plus les « Autres », mais une « communauté de moi », à l'instar des activités de démultiplication de personnalité pratiquées par le « Laboratoire de schizophrénie contrôlée » (<https://www.arte.tv/fr/videos/050970-008-A/laboratoire-de-schizophrenie-controlee/>, consulté le 1 novembre 2021).

en perspective de ces récits auto-ethnographiques. Ces derniers sont hybrides, et mêlent des styles « confessions-émotifs », centrés sur les émotions et les ressentis de l'auto-ethnographe, et des styles « analytiques-interprétatifs », portés sur la mise en lien d'éléments biographiques dans un contexte culturel plus large¹.

Les lignes qui suivent ont été activées par un rituel d'ouverture des mondes lors du Samain du 1er novembre 2021.

Récits auto-ethnographiques : Pourquoi le rituel dans nos pratiques activistes et artistiques?

Récit auto-ethnographique d'Aline Fares (Désorceler la finance)

Lorsque nous avons pratiqué notre premier rituel de désenvoûtement de la finance, la pratique rituelle m'était complètement étrangère. C'était la première fois, et c'était le résultat d'une recherche encore balbutiante. L'idée du rituel était arrivée quelques mois plus tôt dans ma vie, lors d'une discussion intime avec Luce, que je venais de rencontrer et avec qui nous fonderons ensuite - aux côtés d'autres artistes et chercheur.euse.s - le laboratoire sauvage de recherches expérimentales Désorceler la finance. Au moment de cette rencontre, je venais de quitter, en colère, mon emploi dans une ONG.

Cela faisait plusieurs années que j'y faisais du plaidoyer politique pour changer les lois qui régissent le système financier. C'était un échec cuisant. On n'arrivait à rien, pas même à faire entrer cet enjeu dans les discussions au sein des mouvements sociaux. J'étais en colère contre le milieu des ONG, contre les institutions politiques, mais encore plus contre le système financier et ceux qui en profitent, ceux qui le dirigent, ceux qui le maintiennent et le défendent. C'était une colère impuissante. J'avais l'impression de me cogner de toutes mes forces à un mur qui ferait des kilomètres de haut et d'épaisseur. Mais il m'était impossible de renoncer.

À cette époque aussi, je me battais contre moi-même: une maladie m'avait attaquée brutalement, une maladie auto-immune, la polyarthrite rhumatoïde. Je tentais de comprendre ce qu'elle signifiait, d'où venait le mal qui me mangeait les articulations des mains, des pieds et des genoux, pour mieux l'arrêter. J'ai rencontré un acupuncteur qui m'a parlé de mon foie et de ma colère; j'ai lu un texte qui parlait des maux du corps et des émotions, et qui, à propos de la polyarthrite, parlait d'émotions fortes qu'on ne parvient pas à exprimer, qu'on refoule et qu'on intériorise au point de provoquer une attaque contre soi-même. Je me suis dit que cette colère immense, impuissante, se retournait contre moi, que j'avais engagé un processus d'autodestruction qui pourrait conduire à mon anéantissement.

Lors de cette discussion avec Luce, nous nous sommes dit qu'un rituel, c'était une façon de faire sortir cette colère pour arrêter l'autodestruction, pour la transformer en une force créatrice, en énergie pour la lutte, pour se remettre en mouvement, littéralement. Nous nous sommes dit qu'il y avait beaucoup de militant.e.s qui souffraient de ce sentiment d'impuissance qui nous saisit violemment parfois, au point d'en tomber malade, physiquement ou mentalement, au point d'abandonner la lutte. Peut-être qu'un rituel nous permettrait de dépasser cela, de nous régénérer collectivement. Et peut-être qu'il permettrait aussi de toucher des personnes qui ne se battaient pas encore mais étaient profondément affectées par les destructions et les violences de ce monde.

S'en sont suivies plusieurs discussions, résidences et temps de création avec des artistes qu'elle rassembla progressivement, avec des militant.e.s aussi. Penser la structure de ces rituels, leur dramaturgie, comprendre le système auquel on s'attaquait, ce qu'il nous prend et nous fait, penser l'implication des personnes qui feraient le rituel avec nous. On inventait quelque chose en se nourrissant de nos pratiques et recherches mutuelles.

1. Gabrielle Dubé, « L'autoethnographie, une méthode de recherche inclusive », *Présences*, Vol. 9, 2016

Depuis, je considère ces rituels comme un espace pour l'expression de nos colères, de nos désespoirs et de nos impuissances, parce que dans la lutte, ces émotions peuvent nous miner, individuellement et collectivement, et peuvent venir à bout de nos énergies si on n'y prend pas garde. Mais c'est aussi à chaque fois une tentative de se rappeler pourquoi on se bat et de se redonner de la puissance, de l'énergie. C'est pour cela que dans les rituels de désenvoûtement de la finance, on commence par se confronter à ce que cette finance, et plus largement le capitalisme, fait de ce à quoi nous tenons. On dit, on montre, on exhibe, on mime, et la colère monte. Les gestes, les objets, la musique, les mots nous accompagnent. Et ensuite, lorsque cette colère est montée en nous, on peut utiliser son énergie pour couper le lien qui unit la finance, le capital, à tout ce à quoi nous tenons. On détruit ce pouvoir mortifère, on le met à terre. On se libère de son emprise. Et alors, nous pouvons respirer et imaginer et construire autre chose.

Récit auto-ethnographique de Vincent Matyn (Désorceler la finance)

Je tente à travers un récit de résumer mon expérience dans des communautés initiatiques pratiquant des rituels, et le cheminement vers Désorceler la finance.

L'idée d'initiation l'a surprise un matin. Comment peut-on prétendre s'engager dans le monde alors qu'on en est dégoûtée, se demande-t-elle. C'est pourtant la norme, les humaines sont engagées dans le monde et en sont simultanément coupées. Comment pouvait-elle se connecter sans être initiée ? Julie ne savait pas encore trop ce qu'elle recherchait. Dans les écoles de la ville elle apprenait bien à contrôler les machines, les concevoir et penser comme elles, à les servir. En dehors de la télévision du salon qui entretient la pensée utilitaire sous forme de jeux, le sentiment de ne rien connaître si ce n'est le vide des savoirs professionnels. La nécessité de l'initiation la pressait mais elle ne put rien en dire. Ça ne s'achète pas en magasin mais c'est là quelque part qui l'appelle. Julie décide de ne pas aller plus loin dans la fonction utilitaire, militaro-utilitaire, avant d'avoir trouvé ce qui conduit à une connaissance qu'elle estime vraiment humaine d'une culture des liens. Des liens très différents de ceux générés par l'utilitarisme, le pratico-pratique du moindre effort, du confort facile et de l'argent. Ce n'est pas un au-delà qui est recherché, pas un arrière-monde intangible perdu dans des brumes psychédéliques. À la recherche d'un vrai monde, le savoir profitable de l'utile, seul horizon enseigné, apparaît un égarement futile, facilité infantile. Finalement les grands projets des hommes sont les prolongements de leurs rêveries de petits enfants. Une tour se perdant dans les nuages, une grosse voiture rouge...et tout le monde qui m'obéit!

Où est ce conduit vers une vie où préside le sens ? Cela passe par une initiation, elle en est sûre, qui la propulsera plus loin, plus loin que la reproduction infantile, dépasser enfin l'enfance, devenir réellement une humaine. Il ne s'agit ni de liberté ni de volonté de puissance. En se jetant dans la mer on rencontre d'autres tribus, des communautés pratiquant encore les initiations, où les rituels ne sont pas des formalismes vides. Ça ne se consomme pas et il n'y a pas de carte. Julie est née dans une culture où les nouveaux dieux s'appellent Margaret THATCHER et Ronald REAGAN, comme tous les membres de sa classe elle a été nourrie par des valeurs auxquelles ceux qui l'inculquent ne croient pas eux-mêmes. La civilisation qui la porte tient sa puissance de la rapine, du vol, de l'exploitation tous azimuts, de l'esclavage, du colonialisme, bref elle est héritière d'un système qui n'exerce que formellement les valeurs morales et spirituelles que celui-ci déclare comme étant la marque de sa distinction. Société criminelle toute remplie de prétention démesurée signe évident de sa vulgarité, de sa laideur. Où placer la beauté dans ce charnier?

Elle travaille avec ce qui est disponible, d'abord des initiations urbaines, mondes interlopes, pègres, trafics divers et notamment de substances. Le LSD propose une ouverture certes artificielle et industrielle mais suffisamment forte et juste que pour entr'ouvrir une porte, laissant échapper des odeurs de cuisine du réel. Julie n'a qu'à suivre la piste. Cette amorce bénéficie déjà d'une des qualités principales de l'initiation qui est la capacité de vision, voir le monde en action habituellement caché par l'hyper-visible des grattes-ciels de verre, des machines. Début d'un dévoilement de l'invisible. Les citoyens ne

sont pas sensibles aux traces laissées par l'animal dans la forêt, pourtant bien vues par le chasseur. La piste peut conduire vers une école d'action, dénommée magie. C'est un voyage, un pari, situation risquée. Mais pas d'initiation sans vie partagée avec le groupe des autres aspirants à la vision. Le groupe la porte et Julie porte le groupe. Première image, elle peut se donner sans se perdre. Il y a des techniques pour cela, se donner sans se perdre. Au dehors bien sûr les machines absorberaient sa substance, mais ici protégée par l'enceinte du groupe le don enrichi. L'approche est souvent non-occidentale et ritualisée. Pratique de l'action, sorte de méditation dans l'action, action pour l'action tout comme la vie est en vie dans le seul but d'être la vie. Julie donne tout ce qu'elle a de talent car cette méditation n'est pas pour soi, c'est un rituel et comme dans tous rituels il y a offrande et sacrifice, pas sacrifice de soi oublié de sa personne, mais plutôt destruction des attachements à une existence matérialiste. Grandir, dépasser les petits plaisirs immédiats de satisfaction de L'égo. L'exagération du je qui pense être d'une importance telle qu'il considère le cosmos en orbite autour de sa personne, le réel comme une extension de soi. Tout le délire capitaliste repose sur cette notion d'égo à satisfaire avant toutes choses. L'initiation est process de déplacement, est partout disponible. Une autre vision s'impose, le monde n'est pas là pour nous servir, prêt à être exploité, ça ne nous appartient pas. Par contre, nous lui appartenons, nous sommes faits de ses éléments. C'était donc ça cette fameuse connexion. D'un coup Julie ne doit plus se tordre pour presser la moindre goutte de satisfaction de la matière, et qui engendre son cortège habituel d'agressivité, de violence et de frustration. Plutôt épouser les mouvements du flot des processus en cours devant soi. Il faudra apprendre à ne pas confondre cette attitude avec de la passivité. Les surfeuses sont de bons exemples, elles épousent la vague, mais leur activité ne se résume pas à un laisser-être, il y a un fort désir d'être avec la vague, de devenir en quelque sorte cette vague. Être avec le monde, devenir le monde.

Mais les sociétés initiatiques sont des entités fermées sur elles-mêmes et Julie y revit les mêmes limitations et incohérences qu'elle avait fui dans le monde commercial scientiste, appelé l'Occident Capitaliste. Décision difficile, douloureuse. Le monde technologique moderne a pu développer des instruments de connaissance des phénomènes de la matière, outils ultra-perfectionnés dans leurs domaines séparés mais n'a jamais pu atteindre l'équivalent en matière de sens, de totalité ou de connaissance véritable de l'être. Ce qui attache encore Julie à une société orientale pourtant refermée c'est l'accès au process décrit plus haut et des pratiques rituelles qui sont des techniques d'approche du sens et d'unification des connaissances parcellaires. La spiritualité c'est la mise en pratique de connaissances qui lient la matière à ce qui lui donne sens. Dans la communauté à laquelle elle appartient encore pour quelques temps, les rituels marquent et rythment la journée, les semaines, les mois. L'activité de la vie même envisagée comme un rituel permanent.

Julie décide de tenter le coup, mélanger cette ancienne tradition avec une vie quotidienne majoritairement partagée – dans la vie de tous les jours. Incompréhension dans les entourages, famille, travail, amis. Elle est 'spéciale', disent-ils. Confrontées aux préjugés rationalistes et cartésiens. En dehors des atomes et des molécules point de salut, pas de vérité en dehors des explications mécanistes, l'humain se résumant à des fonctions, des instincts, des besoins. Science, industrie, capitalisme et consommation se tenant la main. Dans cet environnement, toutes idées ou velléités métaphysiques et spirituelles sont raillées comme autant de preuves d'une crédulité imbécile, d'une ignorance passiste. Par facilité, la spiritualité est confondue par ses détracteurs avec les Institutions religieuses et leurs abus de pouvoir, leur cruauté – une institution religieuse est pourtant tout le contraire de la spiritualité. Condamnée à la solitude et à la fréquentation de ceux en marge, sans identité fixe, errantes, schizos en tous genres.

Depuis les années 2010 quelque chose se passe dans les mentalités, un changement, moins de jugements, moins d'ignorance sur le sujet. Là où on se riait d'elle les intérêts maintenant se manifestent. Depuis son départ de la communauté il y a de cela vingt ans, Julie a gardé vivantes des pratiques rituelles héritées. Un rituel est un acte permettant de se charger d'énergie, un acte qui marque de sens voire qui amplifie le sens des activités humaines qui sans cela seraient restreintes à du remplissage de besoins ou de fonctions. C'est un renouvellement d'engagement envers soi-même et le cosmos, mariage renouvelé avec les forces en présence.

De plus, un peu partout elle entend des remises en cause de l'héritage de la rationalité et du cartésianisme qui jusque-là était vu comme la seule approche légitime, sérieuse, de la réalité. Des Intellectuelles s'expriment sur les limitations de l'approche dite scientifique, dénonçant son hégémonie, son despotisme sur les esprits, rejoignant par certains aspects les déclarations des philosophes védantistes de l'Inde. Se multiplient les livres, les conférences, les débats sur l'intérêt de se pencher sur les traditions autres, les systèmes de pensée hors-la-science. Jusqu'à ce que, de proche en proche, par un réseau compliqué d'associations d'amis et de connaissances elle soit invitée à participer à un grand rituel de désorcèlement de la finance qui aura lieu dans le parc Royal à Bruxelles. Depuis les années 2000, Julie est une habituée de la pensée d'Isabelle STENGERS et ses références au mouvement des sorcières néopaiennes aux états-unis, et leur utilisation, leur inclusion de la culture rituelle amérindienne lors d'actions politiques engagées. Ces sorcières intègrent la dimension spirituelle dans leurs actions, farouchement anti-capitalistes. C'est tout naturellement que Julie rejoint ce premier rituel du collectif Désorceler la finance, dans l'espace public. Et lors de l'accomplissement du rituel, après des années de soif, elle retrouve un peu de cette joie particulière, intensité qu'on éprouve dans des pratiques où l'assemblée se connecte à des forces qui la dépassent, à commencer par l'égrégoire ainsi constitué. Ces pratiques viennent de très loin, elles n'appartiennent à personne et par conséquent appartiennent à tout le monde. Ouverture totale.

Récit auto-ethnographique de -h- (C.Δ.R)

Préambule

Depuis janvier 2019, nous travaillons tous les deux en collaboration avec Isabelle FREMEAUX et John JORDAN, qui constituent le Labofii, Laboratoire d'imagination insurrectionnelle, au sein d'une cellule de recherche et d'action sur la zad de Notre-Dame-des-Landes. Nous nous attachons à explorer l'utilisation de la forme rituelle dans le but d'élaborer des récits tisseurs de liens entre un territoire et les vivants qui l'habitent.

Chaque expérimentation rituelle est un syncrétisme gloubiboulguesque, un mélange de restes du dimanche soir, un sacré profane d'aujourd'hui, mélange de pop-culture et de calendrier celte, de masques en rideaux de porte brillants de mille feux et d'autres en terre crue, de dates propres à l'histoire de la zone et de mythes qui ont traversé les temps. L'expérimentation sur le territoire de la zad de Notre-Dame-des-Landes permet d'interroger les manières dont un groupe se lie au territoire dans lequel il se meut. Les rituels sont des tentatives pour raconter ces liens, et les célébrer, à travers des formes, une écriture commune.

Un vieil ami recroisé au cours d'une manifestation en 2017 nous invite à venir le voir sur la zad, et nous incite à rencontrer John et Isa, artistes et activistes. S'ensuit une première collaboration pour une déambulation spectacle dans la forêt de Rohanne en septembre 2018. Lorsque nous revenons en janvier 2019, nous nous retrouvons au cœur de l'élaboration et de la préparation d'un rituel, qui prendra place dans la célébration du premier anniversaire de la victoire.

17 janvier 2019. Une foule traverse la forêt à la lumière des flambeaux, avant d'arriver dans un champ où l'attendent un triton gigantesque et quatre êtres multicolores aux lourds masques de terre crue : ses cellules pluripotentes. Face à ce groupe foutraque, des yeux luminescents forment une ligne de points rouges, un affrontement s'annonce. La troupe se lance à l'assaut des monstro-gendarmes et de leur chef bureaucrate. C'est un peu ridicule, on voit les bambous qui soutiennent la longue créature en tissu, les têtes des marionnettes représentant les « forces de l'ordre » sont des boîtes en bois peintes, l'intérieur du cœur géant est en couverture de survie, on reconnaît les oripeaux textiles des annonces de liquidation totale qui habillent les adversaires. Mais c'est ça aussi l'exutoire, ça passe par le jeu, les gendarmes et les voleurs, balancer de la farine à la gueule de machins géants, crier « on y va ! » pour mouvoir le triton de 30 mètres, chanter sur Bonnie Tyler parce que du mystique pointe son nez dans la pop

culture : la lune, le soleil, l'éclipse, l'éternité, le sauvage, la douleur, les passions, l'amour, tout y est. Il s'agit là de bricoler, « d'prendre des p'tits bouts de trucs et puis d'les assembler ensemble ». Et voir ce qui surgit. Produire du mix, du sample, faits de bric et de broc, syncrétismes bigarrés, et danser au bord du monde dans une synesthésie affolante, qui rend folle, qui écarte l'adulte pour laisser place au désordonné, au joueur, au déguisement, au subversif. Se jouer de la honte et tenter de sortir de soi. Littéralement *sich ausleben* en allemand, s'épanouir, se laisser déborder par l'enthousiasme, la possession, être possédée, être emporté. Après la bataille, un de ceux qui étaient cachés sous les silhouettes des marionnettes géantes de gendarmes nous confie son émotion d'avoir été là dans ce champ à attendre de jouer le combat tout comme il l'avait été lors des expulsions.

Le lendemain midi, après avoir ramassé les dépouilles de nos ennemis qui parsemaient encore le champ, nous déjeunons à l'auberge du Q de plomb. Une discussion s'engage autour de la fonction des rituels, et de leur intérêt, ici sur la zad. De ce repas nous repartons avec l'idée qu'il faut pousser l'expérience, mener une recherche en action qui se fasse directement avec ce territoire et ses habitants.

17 janvier 2020. De nouvelles fondations pour la Gaîté ont été faites, et une charpente doit y être levée ce jour-là. C'est l'un des premiers lieux à avoir été détruits lors des expulsions de 2012, pendant l'opération César. Un autre rite accompagne cette levée, pour marquer le lien symbolique avec les expulsions. Des rites existent déjà sur la zone, des gestes accompagnent d'autres gestes, des fêtes ont lieu, certains codes sociaux sont propres à la zad. Mais il s'agit dans les rituels de penser un fil ténu qui lie les événements, une manière d'envisager autrement l'histoire, au bord du mythe. Mais "Peut-on créer des rites qui, par définition, sont hérités ?" (Michèle FELLOUS, *À la Recherche de nouveaux rites*, Rites de passages et modernité avancée, L'Harmattan, col. Logiques sociales, 2001. p.238). Nous ne pensons pas être plus aptes ou plus légitimes à « concevoir des rites », nous n'inventons rien. Pourtant il a bien fallu qu'un jour chaque rite ait sa première occurrence, une première forme, sans pré-histoire. Ici, là, autres formes, autres lieux, autres symboles pensés pour ce deuxième 17 janvier, cependant des éléments reviennent, se font écho, car « les rites meurent lorsqu'ils deviennent répétition et non plus recommencement » (Op.cit. p.31). Les masques en terre crue de l'année précédente sont à nouveau utilisés. De masques, ils deviennent coupes, de coupes, ils redeviennent boue. Broyés dans les fondations de la charpente qui s'est élevée juste avant, ils s'inscrivent dans ces traditions de maçons d'accrocher des bouquets de fleurs, d'enterrer des chaussures ou des chats, de cacher des objets, de clouer des chouettes au grenier. Objets de superstition, chasse au trésor, capsules temporelles. C'est une relation à la terre, on lui a pris, on lui redonne. C'est un emprunt augmenté de ce qu'on y a investi. La matière est transformée par l'expérience, tout comme nous l'avons été.

Le jour de l'équinoxe, le 20 mars 2020, a lieu un rassemblement, dans le noir, autour d'un trou, au carrefour de la Saulce. Parfois quelques voitures au son déformé par la vitesse éclairent en long l'assemblée bizarre. Pas de lampadaires ici. Et beaucoup sont là. On pensait qu'ils ne seraient pas plus d'une dizaine à venir. Et pourtant, malgré le choc de l'annonce du confinement il y a trois jours, ils arrivent de partout, à vélo, à pied. Dans la nuit un camion nous éclaire de ses phares. Sur sa plateforme arrière, des chants. Ils sont une quinzaine de plus à nous rejoindre. Puis la nuit nous entoure. Personne ne semble vouloir allumer sa lampe frontale. Une sorte d'intimité se crée. On chuchote. Ça va démarrer.

Nous donnons des consignes. Une pierre doit être ramassée au sol, un bout des gravats, du remblais de la route défoncée. Penser à une chose que l'on souhaite effacer de l'avenir. Jeter ensuite la pierre dans la flotte qui s'est accumulée dans le trou en ce premier jour de printemps, tout en hurlant le mot choisi à l'intérieur du coude du bras qui ne tient pas la pierre. Dans une imitation élégante d'une toux accompagnée de son geste barrière. Le coronavirus est là. Fontaine de Trévi à l'envers, ce que l'on dit n'est pas ce que l'on souhaite. Un passage d'Ursula LE GUIN est lu à haute voix à la lumière d'une frontale, un extrait de *Danser au bord du monde*. Un texte magnifique qui évoque le travail de son père, le temps qui passe, la mémoire d'un territoire, la perte des connaissances indigènes, la transmission qui ne se fait pas, les traces, ce qu'on fait de ces traces, d'un attachement aux lieux et des manières de dire cet

attachement. De faire au mieux.

Chacun s'empare ensuite d'un bâton d'un mètre, morceaux de châtaigniers qui avaient été utilisés pour un rituel de protection de la forêt de Rohanne. Toutes et tous se saisissent d'un bout et tendent à la personne de derrière l'autre bout, de manière à former une longue ligne. D'un mouvement prudent et saccadé, la créature serpentine prend peu à peu forme, suit le chemin, et se dirige vers le champ de l'Ambazada un peu plus loin, en silence, toujours dans le noir. Puis elle traverse un feu au centre d'une couronne d'aubépines qui servira à nouveau le 1er mai, avant de passer sous une arche illuminée. Comme unique point de regard, un énorme brasier se dresse, et nous nous plaçons autour.

On parle de l'absence de contact dans ce moment si particulier, de la chaleur réconfortante de nos corps que nous ne pouvons partager. Et pour toucher du vivant, pour faire rhizome à notre manière, nous glissons nos doigts dans la terre. Cybèle/Rhèa donnant naissance aux Dactyles, forges et magie. Le feu, la terre, les doigts. Les doigts en éventail enfoncés dans du mou. De l'achillée est distribuée pour être plantée afin que quelque chose advienne, un quelque chose dont on a envie, plus tard dans l'année. Une danse, une farandole, un fest-noz, une ronde se forme autour du feu pour sceller le pacte, puis une bière de La Bulle Noire, aux dessins de chauve-souris ou de triton, de salamandre ou de musaraigne d'eau qui vivent aussi là.

Le fondement des rituels tels que nous les pensons prend racine dans celle du jeu, le registre de croyance y est le même, nous faisons « comme si ». Espace de projection et d'invention par excellence comme dans le cadre de ces jeux d'enfants aux règles changeantes, des « et on dirait que » qui transforment le cours de l'histoire et les règles du monde. Nous cherchons ensemble à donner forme à des créations collectives, y faire fructifier ce qui nous touche, nous importe. Jouer à être autre, un autre vivant, un autre humain, un autre rapport à l'autre. Prêter attention. Dans ces situations se créent des liens étranges, les regards échangés racontent l'enchantement, l'émerveillement. Un être-ici.

Quand le premier confinement arrive nous sommes à la zad pour participer à l'organisation d'un chantier-école autour d'un dortoir, avec pour fil conducteur le rêve. Au sein du collectif qui nous accueille, il est décidé que celles et ceux qui sont les plus à risque vis-à-vis du virus devront rester isolé·e·s. Nous passons donc tous les deux presque trois semaines quasi seul·e·s et éloigné·e·s des activités du chantier. Chaque jour, nous remplissons nos sacs de livres et partons dans la forêt. Dans une clairière que certain·e·s nomment le sanctuaire, nous nous asseyons sur des troncs d'arbres couchés et lisons à haute voix et à tour de rôle, Ursula Leguin, Baptiste Morizot, Charles Stépanoff, Michel Serres, Vinciane Despret, Emanuele Coccia, Donna Haraway, Emilie Hache ou Tim Ingold. Le chant des oiseaux couvre presque nos voix, des chevreuils nous surprennent parfois dans leur course. Ce sont des moments étranges, intimes, mêlés de rires gênés et de gros yeux effarés lorsque d'un coup tout semble trouver un sens. Des conversations sur la nécessité d'un changement des imaginaires s'élaborent, mêlant féminisme et préhistoire, littératures et syncrétismes, décolonisation et *care*, chthulucène et anarchisme.

Dans le texte *Voyager dans l'invisible*, les descriptions des tentes claires et sombres font écho à nos questionnements sur les rituels, sur notre position aussi. La tente claire est l'espace du chamane spécialiste qui canalise toute la lumière sur lui, donnant en spectacle ses relations avec l'invisible. La tente sombre partage cet invisible. Ici pas de lumière, seulement du son et des images mentales, chacun peut y être chamane, tour à tour.

Nous commençons alors à regarder ce que nous avons accompli avec les rituels depuis un an et demi à travers le prisme de ce nouvel outil théorique. Nous retrouvons dans l'expression de la tente claire notre peur de constituer une caste de spécialistes qui serait en charge de tous les aspects spirituels de la vie du collectif. Et nous voyons dans la tente sombre une forme vers laquelle nous souhaitons tendre. Nous venons de, et vivons dans une société de la tente claire, où toutes les histoires nous sont contées par des experts de la narration, nous assistons en spectateurs aux pièces de théâtres, aux projections de films, aux objets d'art alignés dans les galeries, à la pléthore de séries Netflix ou Amazon. Au fil

de nos discussions, nous comprenons qu'il va nous falloir bricoler notre propre «tente», dans un espace intermédiaire et mouvant, entre le clair et l'obscur. Tirer parti de nos pratiques claires, les détourner, pour soutenir un partage des histoires dans le noir.

La nuit du 30 avril au 1er mai est celle de la fête celte de Beltaine, miroir de Samain qui a lieu au cours de la nuit du 31 octobre au 1er novembre. C'est le retour de la lumière, la fertilité des sols, la fin de la saison sombre. Elle mène à la journée du 1er mai qui est un jour de commémoration internationale des luttes sociales, et qui prend racine dans le massacre de militants anarchistes à Haymarket Square en 1886. Cette nuit est un moment charnière, un espace liminal où s'entremêlent dimensions poétiques, cosmiques et politiques, un reflet de la façon dont nous nourrissons notre approche, en piochant dans différents mondes. Les rituels développés à la zad sont des outils politiques, des outils de *care* qui permettent de prendre soin et de puiser des forces pour les luttes sociales, anticapitalistes, et écologiques. C'est une pratique qui se veut opportuniste, se saisissant et manipulant tout ce qui lui est nécessaire pour se construire, mangeant à tous les râteliers, buvant à toutes les sources, les contes pour enfants, les articles scientifiques, les encyclopédies collaboratives, les récits vernaculaires.

Selon Wikipedia, le "principal rituel de Beltaine consiste en des feux allumés par des druides où le bétail passait afin qu'il soit protégé des épidémies pour l'année à venir." Et comme nous sommes en pleine pandémie de Covid-19, Sardine, la vache la plus vieille de la zad, la première arrivée, va passer entre deux feux, ça ne fera pas de mal. Une pratique de Beltaine consiste également en l'érection d'un mât de mai, un arbre autour duquel des danseurs et danseuses tiennent des rubans attachés au sommet, et les tressent en dansant, Ainsi la nuit précédente, la nuit du 30 avril au 1er mai, nous avons, avec tous ceux et toutes celles qui ont répondu à l'invitation lancée sur Signal et dans le Zadnews, - la gazette hebdomadaire de la zad -, déplacé et écorcé l'arbre, confectionné des rubans de plus de vingt mètres, creusé un trou d'un mètre cinquante de profondeur sous la pluie dans un champ à la lumière de lampes frontales, repris une couronne d'aubépines et d'ajoncs qui avait servi pour l'équinoxe de printemps, bu des cocktails aux noms édifiants, fait cuire au feu de bois du pain autour de branches de noisetiers, des oignons et des betteraves dans de la pâte à sel, peint comme un serpent qui monte à l'arbre un long ruban rouge jusqu'au sommet, fait un jeu de balle dans un labyrinthe comme on le faisait à Pâques dans les cathédrales, dansé jusqu'à trois heures du matin sous les lumières de la projection d'un mash-up vidéo de riot et de green porn. Le matin suivant, l'arbre que Dudu le cheval avait tiré jusqu'à l'Ambazada, est devenu mât de mai, porté sur les épaules jusqu'au trou où il sera érigé. Un feu est allumé pour en brûler le pied afin d'éviter le pourrissement trop rapide une fois mis en terre. Chacun e prend sa place selon ses compétences et envies. Des charpentiers et charpentières sont là, des architectes, une amie marin aussi. Ensemble iels nous guident, placent les cordes, le camion, les chèvres que nous tenons pour soulever le mât pendant deux heures.

Au milieu des herbes, dans la brise, un violon est sorti et ses notes nous accompagnent. Puis l'érection se termine, de longs rubans blancs tombent depuis la couronne végétale au sommet du mât. Nous les tressons dans notre première danse de mai.

La réappropriation de la forme rituelle comme espace de jeux et de constructions d'histoires communes nous semble primordiale. Ces formes transforment les liens au territoire et les manières de l'habiter. Notre approche est volontairement syncrétique, elle s'inscrit ainsi dans les ruines produites par une mondialisation capitaliste, y prend vie, se nourrit d'un océan d'histoires dans lesquelles puiser, et avec lesquelles tisser de nouvelles relations. Si la force du capitalisme est de pouvoir tout absorber, puis digérer, pour le faire sien, alors nous pensons que nous ne devrions pas avoir peur de dévorer ses restes et d'en assimiler les forces à notre propre compte. Notre compost est ainsi fait.

Inscrire la zad dans un futur, c'est la projeter sur des générations, c'est imaginer que d'autres histoires peuvent se conter, charnellement, oralement. Que ces histoires toujours se transforment, s'écrivent au contact de l'autre, dans le temps, et qu'intimement l'espace les lie en un *thick present* (voir Donna

Haraway, *Staying with the Trouble, Making Kin in the Chthulucene*, Duke University Press, 2016.). Mais c'est aussi faire le souhait que ce quelque chose essaime, que nos pratiques se répandent et permettent de soutenir l'existence de mondes plus joyeux. Ce que nous cherchons dans l'émergence de gestes et d'histoires, ce sont les articulations fragiles du poétique et du politique, de l'imaginaire et de l'habiter.

Récit auto-ethnographique de Anonyme I (Désorceler la finance)

Pour retranscrire mon état d'esprit lorsque je découvre Désorceler la finance, je me souviens d'un sentiment d'écoeurement pour la recherche purement académique. Je travaille alors sous un contrat de recherche depuis 6 mois, avec un contrôle et une pression à la publication plus importante que celles que j'ai éprouvées pendant mes années précédentes de thèse. J'ai l'impression d'être pris dans une boucle d'écriture et de publication d'articles dont les conséquences pratiques ne me semblent pas évidentes et dont les modalités (l'évaluation permanente par les pairs, les pairs étant eux-mêmes des chercheurs plus ou moins autoréprimés pris dans cette boucle) m'irritent de plus en plus.. Je me rends compte également que je suis entouré d'universitaires très productifs qui ne lisent que très peu de livres et n'ont que très peu d'expériences intellectuelles. Je découvre Désorceler la finance en feuilletant un sommaire de Papier-Machine et je vois d'abord que le collectif mêle des enjeux qui m'intéressent, j'entends par là non seulement les recherches critiques sur la finance (ce qui ne me change pas beaucoup), mais aussi l'activisme et la pratique artistique. L'aspect sorcellerie ne vient qu'ensuite. Au moment où je découvre DLF, j'ai déjà connaissance des travaux d'anthropologie de la sorcellerie et des groupes écoféministes qui les réactualisent, mais je n'en ai aucune expérience concrète. Je mets du temps à intégrer la centralité de ces pratiques, je ne suis pas certain de "croire" à l'efficacité réelle de la sorcellerie. C'est quelques mois plus tard à la résidence de Durbuy que j'en discute avec plusieurs autres membres de DLF qui me confient également qu'ils ont eu aussi des niveaux de croyance variables et que l'efficacité des pratiques sorcières du collectif peut s'entendre de nombreuses manières différentes. Par exemple, elle peut s'entendre par le fait que les rituels et les cartomancies sont des manières accueillantes de créer des collectifs, qui peuvent ensuite produire des effets politiques (une magie surtout sociale). Mes premières rencontres avec le collectif ont lieu à la fin 2020, pour le rituel radio (qui demeure le seul rituel auquel j'ai assisté) et au début 2021 pour la résidence. J'y vais à reculons, chaque rencontre avec le collectif est un sacrifice dans le sens où il faut que je consacre plusieurs jours à me rendre à Bruxelles et à assister aux travaux/expositions/résidences, des jours que je pourrais aussi consacrer à d'autres pratiques extra-académiques ou à me ressourcer, j'y vais d'autant plus à reculons que je n'ai pas de goût pour les réunions collectives/les grands groupes. Sans me sentir mal à l'aise, je n'appartiens pas non plus au milieu alternatif. Pourtant j'ai assez vite et dans les deux cas l'impression d'avoir quelque chose à faire avec "ces gens". Je me souviens que l'appréhension de sacrifier mon temps disparaît assez vite, je découvre beaucoup de choses pendant ces courtes périodes, beaucoup d'idées, de discussions et de pratiques. Ces rencontres me ramènent à une vision plus exaltante, drôle et stimulante de ce que veut dire "chercher".

Récit auto-ethnographique de Anonyme II (Désorceler la finance)

J'ai baigné depuis mon plus jeune âge dans la spiritualité grâce à mes parents, et c'est enfant que j'ai assisté pour la première fois à un rituel. À l'époque ma mère était dans un ordre initiatique occidental féminin d'inspiration égyptienne. Lors de la Saint Jean d'été elles se rassemblaient autour d'un feu au centre d'un pentacle tracé à la farine, dans une forêt aux grands arbres centenaires. Après des phrases rituelles, et des offrandes de grappes de raisins et de gerbes de blé, ces femmes toutes habillées de blanc, sautaient le grand feu pour cette fête païenne célébrant le soleil.

Puis, jeune adulte et anthropologue débutant, le rituel devint un sujet d'étude lors de mes premiers

terrains ethnographiques chez les ewés vaudou du Sud du Togo. Fortement diminué par des maladies tropicales, j'ai voulu réaliser un rituel de protection, où de puissantes poudres sont introduites dans de légères incisions corporelles. Mon « informateur » principal, un puissant bokono (« prêtre » vaudou) chef de village, refusa sur le moment de pratiquer sur moi ces scarifications, car selon ses visions, ma « maladie » n'était pas physique mais spirituelle. Pour me guérir, nous dûmes entamer une série de rituels se terminant devant un puissant fétiche, où le bokono prononça quelques phrases qui ont à jamais changé ma vie. Selon lui, mes actions n'étaient pas en accord avec mes aspirations et ma place dans ce monde. Ce fut un point de rupture, où mon militantisme passa du simple discours à une réelle pratique. Ce changement de vie s'accompagna d'un changement de ville. Arrivé à Bruxelles, je plonge et m'imprègne des synergies transdisciplinaires locales et je rencontre le laboratoire sauvage Désorceler la finance.

Cette équipe d'artistes, chercheurs·euses, et activistes, ont élaboré·es un processus rituel complexe qui fait plus que sens, il fonctionne. Je rejoins la dynamique et je commence à opérer à leur côtés des rituels de désenvoûtement de la finance. Ce processus ne cesse de m'étonner, il débute par une phase discursive, pour lancer l'alerte sur les dérives de la finance et leurs emprises sur nos vies et informer sur nos pratiques. Puis vient la phase rituelle, débutant par des rituels en petits groupes, où des portefeuilles sont échangés entre des inconnu·e·s, constituant nos spect-acteur·ice·s - et parfois en grand groupe, où un cercle est formé par les individus se tenant par leurs cartes bancaires, et qui sont invités à hurler leurs codes secret - brisant ainsi un premier lien avec la finance : L'inconnu·e à côté de moi n'est pas un ennemi, la finance l'est. Cette mise en confiance semble être un élément récurrent dans les pratiques néo-sorcières anti-capitalistes. Vient ensuite le moment d'un désenvoûtement ciblé sur un marché financier particulier, où les spect-acteur·ice·s ne sont pas passif·ve·s, car elles sont invité·e·s à suivre des enchaînements de gestes, et forment par leur présence le cercle rituel. Cette phase rituelle est accompagnée sur toute sa durée de stimuli sensoriels et symboliques. Un orchestre gamelan revisité qui se prête particulièrement à la transe, une scénographie évocatrice, des feux et des odeurs de fumigation, couplées à des gestes et des discours percutants, s'engouffrent dans les brèches ouvertes par la phase de sensibilisation. Tout y est pour que ces stimuli sensoriels et symboliques déclenchent ce vertige cognitif caractéristique du rituel. La force et l'intensité est croissante, jusqu'au moment du climax où le lien avec la finance est symboliquement coupé : un coup de hache et les têtes de banquiers tombent au sol. Le calme revient, et doucement nous nous dirigeons vers la phase du « Jour d'après ». De nature spéculative, cette dernière est une invitation à coller et scander les unes d'un journal fiction aux manchettes relatant « ces nouvelles qu'on aimerait lire » : « Suite au désenvoûtement de la finance, les paysans envoient bouler les banques et respirent à nouveau ! » ; « La PAC crée des subventions pour l'annulation de la dette paysanne ».

Face à ce processus les réactions sont diverses : de la curiosité et de l'incompréhension, jusqu'au renforcement et à l'encapacitation. Parfois des militant·e·s viennent nous parler en fin de rituel, pour nous remercier de leur avoir donné de la force, et de leur avoir proposé un nouveau chemin de lutte.

L'action « désorceler » est un désenvoûtement, mais aussi un renvoi du sort à son expéditeur. Il serait possible pour nous de cibler ces mages de la finance, pourtant nous nous contentons de contre-attaquer la finance comme entité abstraite. Cette dernière, comme le capitalisme, est un égrégore, avec ses récits, ses symboles, et ses pratiques occultes, elle est donc sensible à la sorcellerie spéculative. Mais je ressens une certaine frustration à ne pas diriger nos actions vers ces mages de la finance, qui ont des noms, des visages et des adresses. Nos pratiques dirigées contre l'entité « Finance » diminuent aussi les ennemis en tant qu'individus, car nous nous y renforçons individuellement et collectivement, mais une contre-attaque symbolique ciblée pourrait aussi fonctionner directement sur ces « puissants », parfois versés dans l'occultisme, et donc sensibles aux rapports de causalité sorciers. Cette individualisation de l'ennemi est d'autant plus importante dans le militantisme « classique » (non spéculatif et non sorcier), ayant moins de prise sur les entités abstraites comme le capitalisme ou la finance.

Depuis j'aime réaliser des rituels pour des événements marquants, comme mon arrivée dans un nouveau logement, les équinoxes, ou simplement pour sortir d'une mauvaise période. Ces petits rituels pri-

vés sont parfois réalisés avec des personnes totalement étrangères aux pratiques rituelles, et lorsqu'elles sont invité·e·s à improviser, le résultat est souvent étonnamment puissant.

Dans le milieu anarchiste et libertaire que je côtoie, notre approche sorcière du militantisme est souvent critiquée, voire moquée, car par tradition matérialiste et athéiste, les pratiques magiques sont considérées comme obscurantistes. Pourtant dans les ZAD, nombreux sont ceux qui renouent avec le rituel, comme si le contact rapproché avec ce que nous appelons « nature » faisait ressortir nos aspirations païennes, comme si le rituel était une réaction inhérente à l'humain·e face aux forces des cycles de nos écosystèmes. Pour les urbain·e·s, le rituel peut être un moyen de s'ancrer dans l'espace et dans le temps, pour ainsi ne pas être complètement déconnecté de notre monde. Est, Ouest, Nord, Sud, feu, eau, terre, vent, équinoxes, solstices, soleil, lune, étoiles. Pourquoi le rituel dans nos pratiques artistiques et activistes? Parce que ça marche !

Récit auto-ethnographique de Julien Celdran (Désorceler la finance)

Je suis issu d'une famille de fonctionnaires français. Matérialistes, rationalistes, orientés gauche voire gauche radicale pour mon père. Je m'oriente vers les études d'art pour solutionner une équation existentielle d'adolescence compliquée. L'art est une solution, salvatrice personnellement, acceptable comme carrière dans le système de valeur de mes parents. Étudiant, je m'y consacre corps et âme, je m'intéresse aux artistes en vue, au réseau, etc. Mais je sais aussi que quelque chose ne vas pas, que l'art contemporain est un art pour les riches, je lis les théories de la distinction de Bourdieu.

Les questions se posent alors pour moi comme praticien : à quel public faire bénéficier la plus-value symbolique de l'art ? Comment faire ? quelle est la fonction de l'art ? Pourquoi le marché de l'art continue d'être le modèle dominant après tant de critiques artistiques sans conséquences ?

Mais la poésie continue de sauver.

Et la culture devient mon motif. Pour peindre sur le motif il faut observer. Je me documente, je farfouille dans l'archéologie, dans l'ethnographie, l'histoire de l'art. Et je comprends peu à peu la force du rituel. C'est une représentation sociale totale, on y soigne particulièrement les formes : les vêtements, le langage, la musique, les chants, les danses, les objets, la mise en scène, les gestes. Tout est codé et tout le monde le sait. Sans rituel, pas d'art. Aucun art. La fonction de l'art c'est le rituel : des représentations sociales partagées, soignées dans leur beauté, pour leur force. C'est vrai pour la haute-bourgeoisie, c'est vrai pour les autres.

Pour Maurice GODELIER, le religieux et le politique ne sont qu'une seule chose, et ils sont le fondement de la société. Le politico-religieux agit sur le monde par sa symbolique, le symbolique façonne le réel.

Lorsque Luce GOUTELLE m'a demandé d'apporter ma pierre à l'édifice des rituels de désenvoutement de la finance, j'ai réalisé des objets scénographiques, des objets plastiques sans quitter mes positions matérialistes et rationalistes, mais en produisant des œuvres d'art prises au sérieux de leur religiosité. Nous avons collectivisé ces pratiques plastiques, nous les avons intégrées dans la pratique collective plus large des gestes, des mots, des musiques. Ces formes réduisent l'emprise du discours politico-religieux dominant comme le désorceleur réduit l'emprise du sorcier adverse sur l'ensorcelé : en lui ouvrant la voie vers sa propre puissance, car elles agissent dans le même champ.

Discussions : Efficacité symbolique de nos pratiques

Pour son article « L'efficacité symbolique »¹, Claude LÉVI-STRAUSS se base sur l'étude d'un chant

1. Claude LÉVI-STRAUSS, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, tome 135, n°1, 1949, p. 5-27

incanté lors de cures chamaniques pratiquées par les Cuna d'Amérique centrale. Cette narration d'un combat symbolique avec des entités « surnaturelles » facilite les accouchements difficiles.

« Le shaman fournit à sa malade un langage, dans lequel peuvent s'exprimer immédiatement des états informulés, et autrement informulables. Et c'est le passage à cette expression verbale (qui permet, en même temps, de vivre sous une forme ordonnée et intelligible une expérience actuelle, mais, sans cela, [...] [anémique]' et ineffable) qui provoque le déblocage du processus physiologique, c'est-à-dire la réorganisation, dans un sens favorable, de la séquence dont la malade subit le déroulement² ».

Ce mythe chanté par le shaman, est un moyen de faire vivre intensément le récit, pour ainsi induire des transformations psychosomatiques en réorganisant l'inconscient de la patiente. Selon la comparaison concluant cet article, cette incantation shamanique est une réorganisation psychosomatique via un récit délivré par le shaman et reçu par la patiente, alors que la psychanalyse est une réorganisation psychosomatique via un récit produit par le patient e. Dans les deux cas, c'est le pouvoir du récit qui engendre la transformation souhaitée.

C'est cette efficacité symbolique du récit qui semble être opérante dans nos pratiques.

Bien que nous ayons « des niveaux de croyance variables et que l'efficacité des pratiques sorcières [de nos] collectif[s] peut s'entendre de nombreuses manières différentes », le rituel comme « récits tisseurs de liens » au pouvoir spéculatif du « et on dirait que », pour « imaginer et construire autre chose », « imaginer que d'autres histoires peuvent se conter, charnellement, oralement », semble être un dénominateur commun³. La magie « invoque des entités non visibles dont elle postule l'action efficace dans le monde sensible »⁴, et pour nous ces entités sont des récits, engendrant « une expérimentation collective qui fait monter un pouvoir qui produit du changement⁵ ».

La spéculation en philosophie, c'est le fait de s'interroger sur les conséquences d'une hypothèse comme si elle était vraie. La « fabulation spéculative⁶ » de Donna HARRAWAY, ou la « narration spéculative⁷ » de Fabrizio TERRANOVA, sont une mise en exergue du « pouvoir germinatif » du récit⁸. Proposons alors de nouveaux récits pour des nouveaux mondes, des récits alternatifs aux mythes capitalistes, car « le système s'effondre tout autour de nous précisément au moment où de nombreuses personnes ont perdu la capacité à imaginer qu'autre chose puisse exister⁹ ».

Les récits spéculatifs sont performatifs, et peuvent être des prophéties auto-réalisatrices puissantes. Proposer un récit sur le futur influe sur celui-ci, qu'il soit prospectiviste ou fictionnel. Les dystopies de science fiction et les récits eschatologiques des collapsologues, du GIEC, ou des super-ordinateurs de la NASA, engendrent en réponse, des dispositifs de préparation à cette fin de notre monde. Ces dispositifs, tout comme les futurs proposés qui les engendrent, sont des récits spéculatifs auto-réalisateurs.

1. Dans le texte d'origine, Claude LEVI-STRAUSS utilise le mot « anarchique ». Nous supposons ici qu'il cherchait par cette notion à exprimer maladroitement l'absence d'organisation, et non l'absence de pouvoir hiérarchique autoritaire et coercitif, nous avons donc remplacé « anarchique » par « anomique ».

2. Claude LEVI-STRAUSS *op. cit.* p. 19.

3. Ce dénominateur commun est fortement perceptible via l'immersion dans nos pratiques, et les « bibliographies mentales » qui les structurent. Mais ceux qui s'inscrivent dans une approche spéculative pour expliquer l'efficacité de nos rituels, sont ceux qui sont le plus à l'aise avec la théorisation de ces derniers, ce qui constitue un biais pour cette proposition auto-anthropologique.

4. Frédéric KECK, « Les théories de la magie dans les traditions anthropologiques anglaise et française », *Methodos*, n° 2, 2002.

5. Définition de la magie par STARHWAK (*Rêver l'obscur: femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, 2015.)

6. Donna J. Haraway, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2020.

7. [https://wiki.erg.be/w/R%C3%A9cits_et_exp%C3%A9rimentation_-_Narration_sp%C3%A9culative_\(MA\)](https://wiki.erg.be/w/R%C3%A9cits_et_exp%C3%A9rimentation_-_Narration_sp%C3%A9culative_(MA)), consulté le 1 novembre 2021.

8. Selon Walter BENJAMIN ce « pouvoir germinatif » du récit réside en ce qu'il « ne vise point à transmettre le pur « en soi » de la chose, comme une information ou un rapport. Il plonge la chose dans la vie » (Walter BENJAMIN, Œuvre III, Paris, Gallimard, 2001.)

9. David Graeber, « Préface », dans Alain Damasio, Virginie Despentes, et al., *Éloge des mauvaises herbes : ce que nous devons à la ZAD*, Paris, Les liens qui libèrent, 2020, p.13.

Acheter un bunker et des armes, ou s'exiler dans une communauté pour faire de la permaculture, sont deux dispositifs bien différents de préparation à la fin de notre monde, et auto-réalisent des futurs radicalement divergents. Un projet d'aéroport imposé et inutile est un récit, des cabanes dans un bocage en est un autre. Spéculer sur l'évolution des prix d'un marché pour engendrer du profit est un récit, imaginer des futurs post-financier en est un autre. Les apprentis sorciers de la finance, s'amusent et se font parfois dépasser par ce pouvoir spéculatif auto-réalisateur. Spéculer en économie c'est l'activité consistant à tirer profit par anticipation de l'évolution à court, moyen ou long terme du niveau général des prix ou d'un prix particulier en vue d'en retirer une plus-value ou un bénéfice, et ce sont ces anticipations qui finissent par faire évoluer les prix. Quand aux GAFAM, ils usent d'une drôle de pratique de récits divinatoires auto-réalisateurs : aidés d'algorithmes et de méta-données, ils cherchent à prédire l'avenir (élections, épidémies, fluctuations du marché), puis agissent de toute leur puissance dans le sens de la prédiction, qui finit par se réaliser. D'autres, comme l'assureur Axa, l'agence de gestion des déchets nucléaires Andra et l'armée française, mobilisent le pouvoir du récit en recrutant des auteurs de science-fiction¹. Le capitalisme est un système sorcier dans sa capacité à s'approprier nos forces pour les retourner contre nous-mêmes², il est alors crucial que le pouvoir du récit spéculatif reste entre nos mains. Si notre époque est, comme le propose Thomas Berry, une arène où s'affrontent des récits³, la spéculation devient alors un puissant outil d'activisme. Spéculer des récits, c'est nous permettre de pænser nos passés, prendre prise sur nos présents, pour toujours proposer des futurs. « Développons nos forces à pouvoir toujours raconter une histoire de plus, un autre récit. Si nous y parvenons, alors nous retardons la fin du monde⁴ ».

Dans « L'efficacité symbolique », Claude LÉVI-STRAUSS se concentre sur l'aspect discursif du récit et du rituel, en omettant les gestes et les activations d'objets qui accompagnent le chant. Il se décentre tout de même de ce primat de la cognition sur l'action, via une référence à « La réalisation symbolique⁵ » de la psychanalyste Marguerite SECHEHAYE. Cette dernière « s'est aperçue que le discours, aussi symbolique qu'il puisse être, se heurtait encore à la barrière du conscient, et qu'elle ne pouvait atteindre les complexes trop profondément enfouis que par des actes⁶ ». Les récits ne s'expriment pas que par des discours, ils peuvent aussi l'être par des actions, des constructions, des images, des sons, des modes de vie et bien d'autres choses. Selon les définitions communes, le récit est « action de relater, de rapporter quelque chose », ou « une forme littéraire consistant en la mise dans un ordre arbitraire et spécifique des faits d'une histoire ». En désanthropocentrant notre approche des récits⁷, ils peuvent tout aussi bien être exprimés par des murs d'excréments de wombats, des vibrations d'araignées, ou des phéromones de fourmis sur des graines. De cette posture, l'ensemble des actions se déroulant lors d'un rituel deviennent des récits chargés de sens, manipulant autant de signes et de symboles, et racontant autant d'histoires qu'une riche narration écrite ou orale. Les rituels peuvent être considérés comme « gestes spéculatifs », permettant de « mettre la pensée sous le signe d'un engagement par et pour un possible qu'il s'agit d'activer, de rendre perceptible dans le présent⁸ ». L'ouvrage « Sorcellerie capitaliste : Pratiques de désenvoûtement⁹ » de Philippe PIGNARRE et Isabelle STENGERS, est une invitation à dépasser

1. Théo Bourgeron, « La fabulation spéculative, de Zanzibar à Balard », *AOC*, mercredi 27 octobre 2021.

2. Philippe Pignarre, Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitalise – Pratique de désenvoûtement*, Paris, La découverte, 2013.

3. Thomas Berry, « The new story : Comments on the origin, identification and transmission of values », *CrossCurrents*, Vol 37, 1987, p. 187-199

4. Ailton KRENAK, *Idées pour retarder la fin du monde*, Bellevaux, Dehors, 2020

5. Marguerite SECHEHAYE, « La réalisation symbolique - Nouvelle méthode de psychothérapie appliquée à un cas de schizophrénie », *Revue suisse de psychologie et psychologie appliquée*, n° 12, , 1947.

6. Claude LÉVI-STRAUSS *op. cit.* p. 21.

7. Comme nous le suggère Ursula K. LE GUIN (« L'auteur des graines d'acacia », dans Ursula K. LE GUIN, *Les Quatre Vents du désir*, Paris, Pocket, 1982), ou plus récemment Vinciane DESPRET (*Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*, Arles, Actes Sud, 2021.).

8. Didier DEBAISE, Isabelle STENGERS, *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les Presses du réel, 2015.

9. Philippe PIGNARRE, Isabelle STENGERS, *La Sorcellerie capitaliste*, Paris, Éditions La Découverte, 2005.

l'indignation et la dénonciation, et donc le discours, via des moyens tels que la sorcellerie néo-païenne des écoféministes, à la manière de STARHAWK nous proposant « des choses, pas des idées¹ » en tant que grand principe des sorcières.

Le rituel n'a pas seulement la fonction spéculative du récit, il ouvre aussi une brèche dans l'inconscient pour que ce récit s'active. Dans une vision batésonienne², le jeu comme fiction³ se déroule déjà à l'interface de la conscience et de l'inconscient ; tout comme le rituel, quelque chose est affirmé et nié en même temps : Nous affrontons nos ennemis les « monstro-gendarmes et leur chef bureaucrate », mais nous ne les affrontons pas vraiment ; Nous coupons notre lien avec la finance mais nous ne le coupons pas vraiment. Selon Gregory BATESON, cette double instruction contradictoire crée une zone de limbe, entre réalité et fiction, sortant ainsi le jeu et le rituel d'un état de conscience ordinaire, à l'instar de cette « émotion d'avoir été là dans ce champ à attendre de jouer le combat tout comme il l'avait été lors des expulsions ». Pour Judith BUTLER, «jouer à» (dans le sens de «*perform*» qui signifie autant «jouer» que «accomplir»), permet à nos identités individuelles et collectives de s'élaborer. Ces identités sont des rôles interprétés au sein de nos récits et construits par la répétition d'actes performatifs⁴. Le récit activé par les actions rituelles s'ancre dans le présent et dépasse la barrière du conscient. De plus, cette barrière se dissipe encore plus si les exécutant·e·s ou les spect·acteur·ices atteignent un état de transe (ou de « *sich ausleben* »), « ce vertige cognitif » engendrant une appréhension différente de la réalité, combinée à une expérience immersive intense. Ainsi le rituel conditionne nos processus somato-sensoriels, et nous donne la capacité de nous immerger dans ces autres mondes proposés par le récit. Les activations de ce dernier par des actes, permet de dépasser l'état spéculatif pendant le rituel, grâce à cette zone de limbe où l'hypothèse interrogée comme si elle était vraie, devient aussi vraie. Le capitalisme a le monopole de l'avenir, ce qui nous permet de proposer d'autres mondes, mais difficilement de les engager⁵ car ils sont restreints à n'être que pure spéculation. Lutter avec des récits ne suffit pas, il faut les activer dans le présent, car les circonscrire à un état fictionnel c'est faire le jeu des alternatives infernales⁶ du capitalisme comme système sorcier, qui nous impose ses récits comme seuls possibles.

Si le pouvoir du récit est ici considéré comme structurant le rapport de cause à effet de l'efficacité de nos sorcelleries, il ne peut résumer nos réponses à la question : «Pourquoi le rituel dans nos pratiques activistes et artistiques?». De plus cette causalité n'est pas étiologiquement linéaire et unidirectionnelle, mais circulaire et complexe. Complexe car multifactorielle, et circulaire car les causes et les effets sont pris dans des boucles itératives et donc difficilement différenciables. Par exemple, la création de liens ou d'un « égrégore » lors d'un rituel, est à la fois cause et effet du pouvoir spéculatif du récit. Ces causalités ici développées ne sont pas une description objective d'un phénomène, mais une proposition située et potentiellement activable.

Proposons alors d'autres éléments, à la fois causes et effets de l'efficacité de nos pratiques.

Soigner et renforcer les pratiquant·e·s et leurs allié·e·s

Tout comme le chant incanté lors des cures chamaniques pratiquées par les Cuna d'Amérique centrale, nos rituels peuvent être utilisés dans une optique de réorganisation psychosomatique. Cette transformation peut servir à un « renforcement et à l'encapacitation », en faisant « sortir cette colère pour arrêter l'autodestruction, pour la transformer en énergie pour la lutte, en une force créatrice, pour se remettre en mouvement, littéralement ». Les rituels sont « des outils de *care* qui permettent de prendre

1. STARHAWK, *op. cit.*

2. Gregory BATESON, *La nature et la pensée*, Paris, Le Seuil, 1988.

3. Selon les théoriciens de Vinciane DESPRET (*op. cit.*) les récits, et plus largement l'écriture, prennent racine dans le jeu.

4. Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte, 2005

5. Berns THOMAS, « Retenue capitaliste et spéculation anti-capitaliste », *Multitudes*, n°25, 2006

6. Un exemple d'alternatives infernales : «Si vous demandez des droits supplémentaires, vous favorisez les délocalisations et le chômage», (Philippe PIGNARRE, Isabelle STENGERS, *op. cit.*)

soin et de puiser des forces pour les luttes sociales, anticapitalistes, et écologiques ». Ce soin et ce renforcement peuvent être individuels et/ou collectifs.

Diminuer les ennemis

Grâce à ces soins et ces renforcements des pratiquant·e·s et de leurs allié·e·s, les ennemis sont proportionnellement diminués. Nos pratiques spéculatives « réduisent l'emprise du discours politico-religieux dominant comme le désorceleur réduit l'emprise du sorcier adverse sur l'ensorcelé : en lui ouvrant la voie vers sa propre puissance », « on détruit ce pouvoir mortifère, on le met à terre. On se libère de son emprise ». Les technocrates à l'origine des malheurs durables, sont « parfois versés dans l'occultisme, et donc sensibles aux rapports de causalité sorcier¹ », il semble alors possible d'avoir directement prise sur eux grâce à la sorcellerie.

Créer des « égrégores »

La notion d'«égrégores» utilisée par Désorceler la finance, peut être considérée comme la force d'un collectif, constituée par l'agrégation d'intentions et de récits, et pouvant « produire des effets politiques (une magie surtout sociale) ». Ce sont des « liens très différents de ceux générés par l'utilitarisme », qui peuvent se tisser avec des non-humain·es. Ces collectifs peuvent comprendre un territoire et les vivants qui l'habitent. Contrairement à l'égrégores du capitalisme qui est régi par des liens de compétition, les nôtres sont basés sur le mutualisme et la symbiose.

Repenser notre place dans les cycles et les systèmes de notre monde

Le rituel « c'est un renouvellement d'engagement envers soi-même et le cosmos, mariage renouvelé avec les forces en présence », pour « être avec le monde, devenir le monde », pour « s'ancrer dans l'espace et dans le temps », pour s'ancrer dans le monde et le présent. « Un être-ici ». En narrant et en activant des « récits tisseurs de liens » entre humain·es et non-humain·s, les rituels nous permettent de repenser² notre place dans les systèmes de notre monde, tels que les écosystèmes et les systèmes économiques. En marquant des événements charnières, comme les solstices ou les équinoxes, les rituels nous permettent de repenser notre place dans les cycles de notre monde, reniés par le mythe du développement infini dans un monde fini. « Les rituels marquent et rythment la journée, les semaines, les mois », en insistant sur leurs recommencements, et non leur répétitions.

Donner du sens

Les sciences sont explicatives et utilitaristes, mais ne donnent pas de sens à nos vies, bien au contraire : « Pas de vérité en dehors des explications mécanistes, l'humain se résumant à des fonctions, des instincts, des besoins. Science, industrie, capitalisme et consommation se tenant la main ». Le rituel « amplifie le sens des activités humaines qui sans cela serait restreinte à du remplissage de besoins ou de fonctions ».

Conclusion : Le « sacré profane » de nos sorcelleries spéculatives

1. Comme François Mitterrand et Ronald Reagan qui consultaient des astrologues ; Valéry Giscard d'Estaing et son talisman donné par un marabout sénégalais ; Ou Nicolas Sarkozy et son acharnement judiciaire contre la poupée vaudou à son effigie, qui serait selon lui justifié par son droit à l'image, mais que nous suspectons d'être motivé par une crainte de « la loi de similitude » de la « magie homéopathique » .

2. Penser tout en pansant, combiné la réflexion au soin.

Nourries par l'anthropologie, la sociologie, et la philosophie contemporaine, nos pratiques sont l'invocation d'une magie non-mystique, une sorcellerie spéculative. C'est un « sacré profane d'aujourd'hui » avec « des niveaux de croyance variables », allant de « positions matérialistes et rationalistes » à une spiritualité liant « la matière à ce qui lui donne sens ». Le « nous » engagé dans nos rituels est tout autant « sorcier ère » que « scientifique ». Il n'y a pas d'entités « surnaturelles » transcendantes dans nos pratiques, seulement une causalité anthropologiquement rationnelle : le pouvoir spéculatif du récit collectif, performé dans le présent. C'est cette posture qui permet une efficacité, car la condition pour que la sorcellerie fonctionne est son acceptation dans une rationalité collective. Les autres approches mystiques et transcendantes de la sorcellerie ne doivent être en aucun cas considérées comme obscurantistes¹, car elles ont aussi pris sur le réel, mais dans d'autres collectifs aux rationalités différentes. De plus, chercher à comprendre ces pratiques mystiques via l'efficacité symbolique est une explication réductionniste et souvent eurocentrée. Nos rituels ne s'inscrivent ni dans le profane et le séculier, ni dans une sacralité transcendante, mais ils créent une séparation avec l'ordinaire où nos récits sont spéculatifs, en performant nos aspirations, en les activant dans le présent.

« Si on leur disait: « Mais votre déesse n'est qu'une fiction », elles souriraient sans doute et nous demanderaient si nous sommes ceux qui croient qu'une fiction est sans pouvoir² ».

Philippe PIGNARRE et Isabelle STENGERS,

1. En réponse à Alessandro Pignocchi, chercheur en sciences cognitives et bédéciste zadiste proche de la C.Δ.R, qui dans un article pour "Le Monde" (« Ne laissons pas le réenchantelement du monde aux mystiques », 21 août 2020), propose qu'« il n'est pas nécessaire d'adhérer à une forme ou une autre d'obscurantisme pour tendre vers des relations aux plantes, aux animaux et aux milieux de vie qui se colorent de toutes les nuances de la vie sociale ».

2. Philippe PIGNARRE, Isabelle STENGERS, *op. cit.*, p.186